



ciel déchiré, après la pluie

Michaël Glück

collection Fonds Proses,
éd. L'Amourier

Un homme fuit. Plus loin on le désigne-
ra *homme qui marche*. Mais *maintenant*
(c'est le premier mot du livre, écrit
comme ça, sans majuscule, un *mainte-
nant* qui n'est donc pas un début) un
homme fuit, rampe dans la neige,
s'accroche comme il peut à sa survie.
La langue elle-même est en fuite avec
pour seule ponctuation des barres
obliques (/) que l'on dit aujourd'hui
slash. Des juxtapositions plutôt que
des ruptures. Les gestes juxtaposés d'un
corps menacé. Qui fuit. Un corps qui
n'a pas d'autre nom que ce mot : *weg* –
mot que le peu d'allemand que l'on sait
(et le texte le confirmera bien plus loin)
renvoie au mot chemin, et à ce geste
de la main pour faire dégager ce qui
gène : *weg ! casse-toi ! bouge de là !* Le
nom d'un homme (corps/pensée/sang/
écoute) qui a été chassé et se retrouve
maintenant sur ce chemin de fuite.

On est en guerre. On plutôt en *guerres*
(*vieilles guerres*, 1 titre le premier
chapitre.) On entre dans ces guerres.
Temps et espaces de guerres. Où ? Le
nom de l'*Europe* sera mentionné à
quelques reprises. Mais l'époque ?
Maintenant. Après la fin du monde.
Nous sommes dans ce maintenant
d'après la fin du monde. Hier-aujourd-
hui-demain. Un monde de survivants.
Mais tout aussi bien, alors, un monde
de premiers venus :

*...comme si l'amnésie était antérieure à la
mémoire, chacun pourtant ouvrant la bouche
et dans l'oubli d'un autre livre murmure :
voici comme une aurore, un commencement
absolu, un tout premier jour.*

Le paradoxe de ce roman, son enjeu,
c'est de ressortir à la fois d'un genre
très codé – récit d'après fin du (de ce)
monde, post-apocalypse, nucléaire sem-
ble-t-il, avec son imagerie de ruines,
de survivants dans les sous-sols, de
trains immobilisés dans des campagnes
désertes, de ne se refuser à aucune des

péripiéties du genre (un roman d'anti-
cipation) – et d'être dans le même
mouvement entièrement voué à
questionner la langue, le dire, la
profération : la manière dont *la suite
des jours* est intimement liée à la suite
des mots.

Ainsi de *weg* dont la fuite est tout
autant tentative de reconquérir les
mots qui lui sont *un trou en plein dans
la bouche*.

Ainsi de cette femme qu'il rencontrera,
solitaire dans un wagon, aveugle, et
qui enregistre sa parole sur un vieil
appareil rescapé.

Ainsi de ce *choeur des Septantes*, bande
de gamins survivants qui n'existent
dans le livre que de répondre à celui
qui, survivant aussi, veut écrire les
noms de chacun et quelque chose de
leur vie.

Dire le nom de chaque survivant, est-ce
là le début du langage ? Est-ce à partir
de là que (re)commence le monde ? Est-
ce que *la suite des jours* en dépend ?

C'est sous ce titre que Michaël Glück
a publié chez L'Amourier ce compte
des jours, volume après volume d'abord,
puis rassemblé en une somme. Ce sont
des poèmes brefs qui claquent comme
du bois sec et le feu qui en naît. Il est
frappant de voir comment le "poète"
Glück s'est ici tenu à la même chaîne,
au même questionnement, avec des
moyens tout à fait différents. Toujours
ce retour au *bereshit* biblique. *En un
commencement...* Un commencement
puis un autre. De commencement en
commencement. Comme le livre. Tou-
jours question de survivant. Comment
ça (re)commence ? Est-ce que ça peut
(re)commencer ?

En ce (re)commencement, donc, sur
fond de paysages et de villes non pas
dévastés mais délaissés (tout pouvant
alors un jour reprendre ?), vont *l'homme
qui marche* et *la femme aveugle*, les gamins

du *choral des Septantes* que *l'Ange*,
autrement appelé *l'enfant fou*, conduit
dans une sorte de nouvelle croisade
des enfants – *l'armée de l'Ange*, on dira.
Il y a *l'Ingénieur* qui évacue les morts
des souterrains où les survivants se
sont confinés.

Tout un univers plongé dans le gris
(mais un gris ici et là frappé de la
lumière rouge d'une robe, de gestes
sobres de tendresse, esquisse d'un
amour). Tonalité de cendres. Pluies.
Neiges. Poussière collante de corps
incinérés ou défaits par la catastrophe.
Matière même de notre temps qui
croit être d'après *La catastrophe* alors
qu'il ne fait que tenter de survivre
entre deux. Tout du long l'impression
de parcourir des toiles d'Anselm Kieffer.
Loin d'être projeté dans l'irréalité d'un
demain hypothétique, le récit obstiné
de Michaël Glück est bâti, tissé, hanté
par ce que nous savons de notre passé
et discernons de notre présent. À
l'heure des massacres de masse, c'est
toujours la même histoire :

*la destination des trains n'est pas une
énigme/ pas en faire une histoire/ tout le
monde sait toujours où vont les trains/
auraient pu bombarder les voies*

J'ai dit "le récit". C'est plutôt "les
récits" qu'il faut écrire. Car rien
n'avance ici dans la linéarité que seuls
connaissent les états sûrs d'eux-mêmes.
On est toujours dans l'hésitation,
l'incertitude. Les événements rapportés,
les paroles se superposent sans jamais
vraiment coïncider. Les modes d'écriture,
aussi, changent. Le texte se trame et
se complexifie de ces superpositions.

Les chemins de désastre que Michaël
Glück nous contraint ici d'emprunter
marquent nos corps de lecteur de cette
incontournable évidence : nous sommes
nés créatures d'après la catastrophe.
Des créatures vouées à des commen-
cements toujours incertains, toujours
à reprendre.

La force du roman de Michaël Glück
est de nous tenir tout le temps de la
lecture – et bien après – dans cet
espace insécurisé où le monde ne
tient qu'à un fil. Celui de la langue.
Celui de nos faibles gestes de survie
qui font pourtant un chemin. *Weg*.

Michel Séonnet

ciel déchiré, après la pluie 23,00 €
Lire des extraits